

L'EXPERIENCE DE L'ARABISATION DE L'ENSEIGNEMENT EN TUNISIE

Le texte que nous publions ci-après a été extrait d'une étude fort intéressante intitulée : «L'Enseignement de la langue arabe en Tunisie» et présentée à la Sorbonne par son auteur, M. Mongi Sayadi, sous forme de thèse de doctorat d'Université.

En raison de l'importance et de l'actualité de l'arabisation qui se pose dans le monde arabe et plus particulièrement au Grand Maghreb (Algérie Maroc et Tunisie), M. Mongi Sayadi a jugé opportun et a tenu à pousser davantage ses investigations dans ce domaine en préparant une thèse de doctorat d'Etat.

Cette dernière aura pour sujet : «Le Bureau Permanent de Coordination de l'Arabisation dans le Monde Arabe» que M. Sayadi est venu étudier sur place durant le mois de Juillet 1973.

En Tunisie, la culture tunisienne d'essence spirituelle est dispensée à la Zitouna, foyer de conservation de la langue arabe, qui a essayé l'expérience d'arabisation des matières scientifiques.

Dans l'atmosphère politique locale, la réunion des nationalistes en «Congrès de la nuit du Destin» (26 ramadhân 1365 / 22-8-1946) a renforcé le sentiment patriotique symbolisé par la langue arabe. La Khaldûniyya créé en janvier 1946 l'Institut d'Etudes Islamiques, un Institut de Droit : En 1947, est institué le Baccalauréat arabe qui prépare les étudiants aux Universités arabes. La Zitouna crée, en 1947, des postes réservés à l'enseignement scientifique, en collaboration avec la Kkaldûniyya. Ces réformes encouragent l'opinion tunisienne à demander l'arabisation de l'enseignement. Le 30 octobre 1950, après une grève d'une année, les étudiants zitouniens obtenaient l'accord des autorités pour que fût créée une section moderne, où la langue arabe serait le véhicule des connaissances scientifiques indispensa-

bles aujourd'hui. Le Zitounien trouve le moyen de compléter sa culture grâce à la langue nationale.

En fait, tous les Tunisiens désirent une culture nationale profondément enracinée dans l'histoire, la géographie, la littérature, les traditions du pays, et en même temps, largement ouverte à la culture occidentale moderne... L'arabisation est possible au 20^e s. comme elle le fut aux 2^e, 3^e siècles. La Zitouna a effectivement proposé un programme pour l'arabisation de l'enseignement national qui permet d'étendre et de rénover les études zitouniennes, dont les sections modernes emploient l'arabe comme langue vivante et véhiculaire pour l'enseignement des sciences exactes. «Plus arabisé que l'enseignement sadikien le nouveau cycle d'études, auquel on accèdera désormais par l'examen d'entrée en «sixième zitounienne» se veut complet en lui-même. Les étudiants font des lectures d'œuvres étrangères traduites qui contribuent à leur culture aussi bien littéraire que philosophique.

De même, le 1^{er} Congrès de l'Union des Etudiants (1953) demande l'arabisation du cycle primaire, avec adaptation de l'enseignement au milieu et à la langue maternelle, «surtout si cette langue est de civilisation et de culture indéniables, comme la langue arabe» car «cette élimination de la langue arabe viole les plus élémentaires des principes de la pédagogie moderne et ne peut obéir qu'à des considérations extra-pédagogiques et extra-scolaires» (Travaux du 1^{er} Congrès, 1953, Paris, 35. V. aussi Travaux du 3^e Congrès national de l'U.G.E.T., 1955, Tunis, 72 p. 62).

Cette expérience, qui constitue l'élément principal de la tunisification, se présente comme une réalisation par étapes qui évite une baisse brusque de niveau, et à laquelle il faut procéder «sans chauvinisme étroit et avec un esprit réaliste». Le programme se caractérise par une étude solide de l'arabe, une connaissance suffisante des langues étrangères, un excellent niveau dans les sciences islamiques et les sciences rationnelles.

La réalisation du projet est liée à la formation de professeurs dans les Universités des pays arabes. (al-Majalla Zaytūniyya, 1955/1375). Une mission de professeurs tunisiens a visité les pays arabes pour se rendre compte des progrès de l'arabisation. (al-Murabbi, avril 1957).

En fait l'arabisation constitue une dimension de l'indépendance du pays et, toute réserve dans la mise en application du projet constitue un élément imprévu et parfois incompréhensible, en raison de la circonspection dont est entourée la décision à prendre. Le plus simple serait de concrétiser le caractère officiel de la langue arabe. Au fond, il s'agit de dispenser un enseignement scientifique dans un programme limité qui n'exige pas des élèves de recourir aux encyclopédies scientifiques étrangères. Dans cette perspective, l'arabisation du cycle primaire et secondaire ne suppose pas la présence de difficultés insurmontables. L'enseignement supérieur, réservé à la spécialisation pose le problème de l'usage d'une terminologie adéquate. Au second degré,

le manque de professeurs capables d'arabiser les sciences freine la généralisation de l'expérience. Mais la volonté d'arabiser est susceptible de créer un nouvel état d'esprit et d'encourager la publication d'ouvrages scientifiques en arabe.

Certaines disciplines peuvent être arabisées avec les moyens actuels, telle la sociologie, à moins que le professeur ignore l'arabe. A l'Université, c'est dans un sens vertical que l'idée d'arabisation se réalise par des spécialistes enthousiastes qui ne se contentent pas des sources arabes mais se servent des langues étrangères aussi, car il est essentiel de se tenir au courant du vocabulaire scientifique international, afin d'alimenter l'arabe et après s'être assurés de l'acceptabilité des nouveaux termes par les pays arabes, de la diffuser dans les livres scolaires.

D'ailleurs, l'expérience d'arabisation de la Zitouna, réalisée dans ses collèges secondaires ne peut nous laisser indifférents. Les élèves ont assimilé la langue et le vocabulaire scientifiques et ont pu continuer leurs études supérieures en arabe; à ce niveau, l'étudiant est en mesure d'acquérir les éléments de langue étrangère qui lui font défaut, dans le cadre de sa spécialité. La langue arabe n'a donc pas fait obstacle aux études supérieures.

Il s'agit au fond de faire revivre une expérience vieille d'une vingtaine d'années et de s'en servir pour arabiser l'administration et l'enseignement et pour créer une conscience populaire autour du problème. Les Tunisiens sont très sensibilisés à cette question et à l'essor de la langue classique. L'arabisation constitue dans ce sens un trait d'union et un équilibre entre les différentes couches de la population.

Quelles que soient les possibilités de la langue arabe moderne, elle ne se trouve pas en cause pour ce qui est du progrès et du niveau à atteindre pour vivre au diapason du monde actuel, dans les domaines économique, culturel et social. De consommateurs de la production culturelle étrangère, nous devons passer au stade

de producteurs. La langue arabe pourra alors se transformer en langue de la créativité, de l'invention et de la découverte, comme c'est le cas pour le chinois ou l'hébreu moderne.

À l'échelle du Maghreb arabe, l'arabisation prend de l'ampleur selon une progression particulière à chaque pays et dans le cadre d'une responsabilité sur ce plan et à libérer le pays de ses pour tous les secteurs de la vie nationale.

En Tunisie, les demandes réitérées des organisations nationales visent à affirmer leur responsabilités sur ce plan et à libérer le pays de la dépendance culturelle et à sauvegarder la personnalité tunisienne de l'assimilation

Cette personnalité sera d'autant mieux à l'abri de cette atteinte qu'elle est orientée dans le sens de la tunisification et pour être efficace, l'enseignement tunisien doit être adapté à la réalité du pays, aussi bien historique, géographique que physique. « C'est d'ailleurs une erreur psycho-pédagogique que de vouloir inculquer à des tunisiens un enseignement par des méthodes et des procédés purement français, car il faut adapter l'enseignement à l'auditoire et non l'auditoire à l'enseignement. » La tunisification recouvre en fait une action qui consiste à « faire en sorte que le citoyen puisse sentir les attaches solides qui le lient au sol tunisien avec ses problèmes, ses ambitions, sa volonté d'agir harmonieusement avec les autres pour un mieux-être »

Pour s'intégrer harmonieusement à la réalité nationale, le jeune tunisien trouve à sa disposition l'enseignement arabisé de la section A qui méritait d'être maintenue en vue de poursuivre une expérience qui n'a cessé d'être valorisée (ou dévalorisée) selon les options des uns et des autres. La langue française devait être acquise « comme un moyen de communication, avant toute prétention culturelle ».

Or, l'arabe n'ayant pu être généralisé en raison du manque de professeurs, il semble qu'il faudrait vingt ans aux Tunisiens pour rendre définitive cette implantation de la langue arabe.

L'arabisation ne pourra naturellement pas être complète tant que l'enseignement supérieur ne sera pas doté d'enseignants tunisiens de langue arabe. Car sans cela, les éléments sortants du secteur secondaire arabisé ne pourraient pas poursuivre leurs études supérieures encore données en français.

En dépit de la prétendue diffusion de l'arabe dialectal et de la difficulté que trouverait l'arabe littéral à être diffusé, la réforme portant sur l'arabisation pourrait prendre son élan grâce aux initiatives des enseignants et non au moyen des interventions administratives qui viendraient imposer la terminologie scientifique. Déjà Ahmad Amin pensait que l'on peut utiliser les moyens mis par la morphologie arabe à notre disposition (dérivation, suffixation, composition, extension). Le terme scientifique ayant recueilli l'adhésion générale pouvait servir dans le domaine scolaire. C'est donc à une unification du vocabulaire que l'on devrait s'atteler pour organiser un enseignement scientifique viable en établissant une relation de continuité entre les termes anciens et modernes, pour remédier à cette anarchie terminologique. En effet, au lieu d'une arabisation unifiée, nous constatons soit des efforts individuels pour lancer des termes étrangers ou arabes, soit le recours à une méthode mixte qui « utilise la dérivation partout où elle est possible, la dérivation du sens, l'allégorie, la contraction... » soit, enfin l'adoption pure et simple du mot étranger. Les résultats sont intéressants en sciences naturelles et biologiques, mais les difficultés apparaissent dans les sciences physiques et annexes.

À la suite de la réforme de 1958, les mathématiques reçoivent le premier lexique arabe établi en Tunisie.

Une commission d'unification du vocabulaire mathématique a donné en effet, son accord pour l'emploi d'une liste de termes à utiliser qui ont été recueillis dans les manuels français et classés par ordre alphabétique. Le vocabulaire en usage dans les pays arabes fut aussi examiné et

le choix s'est porté sur les anciens ouvrages, *Miftâh-l-'Ulûm* de Khawârizmî, les épîtres des Frères de la Pureté, le dictionnaire d'Ibn Fâris, *Maqâvis-l-lugha*, ainsi que sur le dictionnaire de Littré. Les termes retenus ont été ceux qui ont recueilli l'adhésion de tous les pays arabes. En cas d'opinions contradictoires, le choix s'est porté sur le plus proche du concept mathématique. Au cycle primaire, les inconvénients de l'enseignement du français à partir de la 3^e année apparaissent lors de l'étude du calcul, commencée en arabe depuis deux ans.

Le professeur enseignant cette discipline éprouve des difficultés relatives aux symboles et concepts mathématiques. La langue scientifique fait encore défaut et il s'agit de la préciser à l'intention de l'enseignement de langue arabe. Aussi, le lexique établi doit-il être généralisé et ne pas être laissé à l'initiative personnelle.

La commission de Sciences naturelles a recherché les termes anciens et modernes et son choix allait toujours vers le terme le plus précis qui n'avait pas besoin d'être explicité. Elle a traduit certains termes étrangers et pris quelque termes du dialecte. Ce n'est qu'en dernier lieu que le mot étranger est conservé (*amibe*, *basalte*...) En sciences physiques a été retenu le vocabulaire employé dans les pays arabes. Certaines expressions composées ont été abrégées et un certain nombre de termes ont été créés. Pour les symboles, on a eu recours à la 1^{ère} ou à la 2^e consonne du mot. En chimie, l'effort a porté sur un aspect technique de la question : la création d'un grand nombre de symboles et de signes pour représenter les noms des éléments et des métaux. Pour les élèves, l'apprentissage écrit au développement scientifique est prévu.

L'essai d'un vocabulaire spécifique aux sciences naturelles a été tenté depuis 1950, date de la section moderne de la Zitouna, en dépit du manque de moyens et de sources sur lesquelles on pouvait se fonder. Certains professeurs étaient fidèles à un vocabulaire donné, ce qui a créé une anarchie.

Ainsi l'arabisation se déroulait selon les prévisions et donnait satisfaction à ceux qui la considéraient comme un objectif national, demeuré longtemps libéré de tout aspect sentimental. « Elle correspond à une aspiration profonde de la population tunisienne car, si le français est pour elle une langue étrangère privilégiée, il n'est pas une langue maternelle. » Le dialecte n'est que la « langue du cœur », mais l'arabe classique représente l'authenticité du peuple tunisien et conserve une influence et une résonance certaines. Une arabisation totale risquerait de faire baisser le niveau, elle constitue un projet de l'esprit et ne peut être fondée sur l'égalité de traitement des deux langues d'enseignement (ainsi, en 4^e, 5^e, 6^e années primaires, l'élève fournit un effort supérieur en français). Il en résulte que les modalités de l'arabisation diffèrent lorsqu'il s'agit de passer du stade des principes à celui de l'application. « En fait, la section B devint rapidement prépondérante et la réforme de 1968, qui supprime la section A, semble confirmer l'option en faveur du bilinguisme. »

En dépit de cette décision qui semble freiner le mouvement d'arabisation, une ambiance de discussions autour de ce problème continue à alimenter les esprits sur le plan national. Ces retours en arrière et ces arrêts dans le processus d'arabisation ne semblent pas se justifier, car l'ouverture sur les cultures étrangères pourrait signifier aliénation pure et simple.

En se situant sur le plan scolaire, on ne manque pas de constater que l'arabisation s'est arrêtée à la deuxième année du cycle primaire et a pris une tendance horizontale qui s'est immobilisée (en troisième année, l'enseignement devient bilingue). Au second degré, elle a été verticale à la section A : dans toutes les classes, il y a eu arabisation des matières scientifiques. La formation des professeurs enseignant ces disciplines n'ayant pas été suffisante, la généralisation de la section A n'a pu se réaliser, car la « pyramide » de l'arabisation ne pouvait trouver son équilibre dans ce manque de cadres en langue arabe. De

plus, l'enseignement supérieur est loin d'être arabisé, alors qu'il fallait «fournir un effort considérable en vue d'élaborer les lexiques nécessaires aux diverses branches scientifiques.»

D'un côté, l'option prise en faveur de l'arabisation est maintenue, de l'autre, cette échéance est toujours reportée à une période lointaine ; et, en laissant le français véhiculer les sciences exactes, «ne reporte-t-on pas sine die le développement et l'évolution de l'arabe ? » Il se peut que l'on considère l'arabisation comme un retour à la langue du Moyen-Age et («on ne sauve pas on effect une langue ou une culture nationale en se contentant de maintenir ses attaches avec le passé.» (Discours du Président Bourguiba 28/6/69).

Il s'agit de comprendre ce concept : tunisifier et arabiser les programmes, des sciences humaines, la méthodologie, l'esprit et l'objet de la recherche, les méthodes pédagogiques liées au milieu socio-familial, sont les deux aspects d'un même problème qui, s'il est résolu au sommet, au niveau de l'Université, ne manque pas de rejallir sur les autres degrés de l'enseignement. Il n'est pas question de rejeter les langues étrangères ou de supposer une baisse de niveau dans les études. Pareille indécision permet d'ailleurs aux partisans de la francophonie comme à ceux de l'arabe dialectal de faire de l'arabisation un cheval de bataille politique, par pure démagogie. Il semble donc prudent de procéder à une arabisation par étapes, qui permet de juger des résultats et de corriger les défauts d'une réalisation hâtive.

Il est à remarquer qu'une troisième langue s'est développée en Tunisie, (bien qu'elle soit encore en gestation), grâce à l'emploi de l'arabe dans plusieurs domaines publics. Elle se trouve sous l'influence d'un courant dialectal et d'un autre francisant. C'est pourtant avec un enseignement méthodique et efficace de l'arabe qu'on arrivera à employer cette langue comme moyen d'expression et véhicule de l'arabisation. Elle viendra aussi combler le fossé qui se creuse de plus en plus entre les deux registres de l'arabe.

En somme, réalisée d'une façon partielle, l'arabisation n'a pas recueilli l'adhésion générale, car les progrès accomplis furent empreints d'une grande circonspection. L'accord n'est pas encore acquis sur ce concept d'arabisation, sur le sens qu'il convient de lui attribuer, sur la portée de cette idée sur le plan pédagogique et national : doit-on arabiser l'ensemble de l'activité pédagogique, scolaire et administrative ou bien l'enseignement des sciences exactes et des techniques ? Dans cette deuxième perspective, on incline pour la réalisation graduelle ou pour constater le résultat jugé négatif (expérience de 1958-1967 de la section A).

C'est dans ce contexte qui laisse la porte ouverte à toutes les tendances et à toutes les interprétations que l'Assemblée nationale tunisienne a ouvert un débat sur le problème de l'arabisation qui a été situé dans une optique officielle : la tunisification et l'authenticité nationale doivent se manifester dans les programmes et les livres scolaires. Le bilinguisme «qui constitue un luxe pour un pays en voie de développement, qui est effectif dans les établissements scolaires... outre qu'il coûte à l'Etat d'importants investissements, ce système a engendré une baisse du niveau des cadres enseignants et des élèves. Ce n'est donc plus la démocratisation de l'enseignement qui est jugée responsable de la chute du niveau des études mais tout le système pédagogique tunisien fondé sur l'étude des deux langues, arabe et française, qui serait la cause du retard scolaire des élèves et de l'augmentation du nombre des défaillants dans tous les cycles d'enseignement. S'il existe un lien organique entre arabisation et tunisification la personnalité tunisienne est à même d'émerger, forte de son authenticité.

En ce qui concerne l'élève l'arabisation le libère de cette aliénation qui crée une confusion dans le raisonnement car il n'est pas possible «de penser dans une langue et de parler dans une autre.»

Problème de l'heure, et difficile à résoudre dans l'immédiat, les responsables tiennent à lui

consacrer une étude exhaustive. «Le gouvernement est convaincu que l'arabisation n'est nullement en contradiction avec l'enseignement d'une langue étrangère et que la dualité des langues est une question qui doit être traitée conformément à des règles pédagogiques précises.»

Pour les gens, qui ne voient qu'un seul aspect de la question, il s'agit d'organiser un enseignement entièrement dispensé en langue arabe. Mais les nécessités pédagogiques imposent au contraire de ne pas comparer l'horaire fixé pour le français et pour l'arabe mais de juger le contenu du programme dispensé en arabe qui comprend la langue, l'histoire et la géographie.

En fait, l'arabisation n'est pas un problème vital mais un problème de destin, un choix entre une personnalité fondée sur la langue et une assimilation par une autre culture. L'élève tunisien reçoit un modèle culturel de type « bourgeois » qui lui est étranger et qui convient à une société de consommation, ce qui crée en lui un sentiment de frustration et le conduit à copier aveuglément le mode de vie européen. C'est dans ce sens qu'intervient la tunisification pour l'amener à s'enraciner dans son milieu social. L'arabe doit de ce fait jouer « son rôle moteur au niveau de la réflexion et de la transmission... au niveau de la conception et de la maïeutique. »

Cette propension des gens cultivés aussi bien que l'opinion à vouloir prendre en main le problème, crée une communion d'idées sur le principe, mais des discussions et des confusions parfois, quant aux modalités d'application. Certains rejettent purement et simplement l'arabisation (qui n'est qu'une composante de la tunisification) en considérant l'arabe comme langue étrangère aux Tunisiens, ce qui relève de l'excentricité ; de même que créer une antinomie entre arabisation (qui signifierait repliement sur soi) et ouverture sur le monde n'est qu'une attitude réelle. Il est donc essentiel de lever l'équivoque qui plane sur le rôle que doit jouer la langue arabe en Tunisie

aussi bien que le français, de façon que le bilinguisme soit un élément de fécondation, qui enrichit la personnalité au lieu de l'aliéner. Cela signifie que l'option prise consiste à «centrer l'enseignement tunisien sur la culture arabe et à concevoir cette culture d'une façon dynamique et vivante en la situant dans l'ensemble de la culture humaine...»

Cette culture tunisienne se précise par deux courants de pensée, l'un, conduit par la revue *al-Fikr*, estime qu'il faut élargir cette notion au-delà d'une culture purement littéraire jusqu'à atteindre la culture populaire ; l'autre considère que la culture ne sera florissante que si la vie économique et sociale l'est également. Cette conviction a été défendue par la revue *al-Tajdid*

La culture tunisienne peut créer une symbiose ou se détacher plus ou moins de la culture arabe mais le retour aux origines paraît inéluctable. La culture arabe comporte encore des éléments qui constituent des valeurs humaines. Or, la personnalité tunisienne s'altère au contact du bilinguisme qui crée une sorte de culture bilingue qui favorise une culture au dépens d'une autre, en raison de l'efficacité éprouvée de la culture étrangère qui substitue aux archétypes arabes (fournis par 'Umar ibn-l-Khattâb ou Ghazâlî) d'autres qui sont latins ou européens et remplace les humanités arabes par des humanités latines. Même ce souci d'efficacité ne justifie plus le bilinguisme puisque les étudiants ont la possibilité d'apprendre rapidement une langue étrangère. Il nous faut aussi créer une tradition scientifique arabe pour supprimer la restriction imposée à l'arabe, en faveur du français qui véhicule les notions scientifiques. L'Université dispensant un enseignement de type français, on ne peut penser à l'arabisation des études ou de l'administration. La place réservée à la culture arabe concerne les anciennes périodes, alors que l'étude de la période moderne est limitée, bien qu'elle puisse intéresser beaucoup les étudiants, car elle soulève des problèmes qui s'inscrivent dans un cadre historique et géographique qui permet la recherche et motive pour un travail exhaustif.